

ARLL 1/8/1

LA FLANDRE LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE
D'ART ET DE LITTÉRATURE

91, AVENUE DE STEENBRUGGE
BRUGES

DIRECTEUR : WILLIAM COOLEN

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :
FIRMIN CUYPERS

Ce Samedi.

Cher Maître,

Permettez-moi de vous remercier
d'abord de l'empressement avec
lequel vous avez bien voulu répondre
à la demande de "La Flandre Littéraire".
Votre collaboration nous sera très pré-
cieuse et aidera pour une grande
part au succès que notre entreprise
semble devoir remporter.

Ci-joint, je vous renvoie l'épreuve
de votre étude sur George Fekhard.
Une première correction a été faite.
Nous vous prions de nous renvoyer
l'épreuve au plus tard le 26 juin,
l'impression devant être commencée
le 27.

Croyez, cher Maître, à l'assurance
de nos sentiments d'estime et
de reconnaissance.

Dansuy s.v. pl.

Firmin Cuyper

LA TROISIÈME LITTE AIRE

le samedi

Cher Monsieur

Je vous remercie de votre lettre
et de votre envoi de livres
qui m'ont été très utiles
et m'ont permis de continuer
mon travail. Je vous prie
de m'excuser de ne pas
vous avoir répondu plus
tôt. Je suis actuellement
travaille par un autre
ouvrage et ne pourrai
vous écrire plus tôt.
Je vous prie d'agréer
l'assurance de ma haute
et dévouée estime.

P.S. - J'ai bien reçu vos livres,
et vous renverrai dans quelques
jours "le Paris noir." Seulement
l'abondance de matières, m'oblige
de remettre l'étude que je vous ai
promis, au second numéro.
Vous la publierez comme article
de fond.

Scrupers

Article de
Fanchon
1875

ARLL 1/8/1

Georges Eckhoud

Georges Eckhoud appartient à cette catégorie d'écrivains personnels & intrascendants dont Barbey d'Aurevilly a réalisé le type le plus complet et l'on pourrait dire de lui ce que Paul Bourget disait de l'auteur des Diaboliques : "que la littérature lui fut un ouvrage réparateur". — "À l'heure du milieu, continue la même critique, où fenêtres closes, bougies allumées, cet alchimiste élabore son œuvre à lui, qui vous intéresse ou non — peu lui soucie — vous êtes parfaitement absent de sa pensée, vous, le lecteur futur du roman. Presque semblablement, il a débattu quelque affaire dans sa journée, où sa noblesse native s'est irritée, il a lu des articles qui l'ont excédé, entendu des paroles qui l'ont écoeuré, aperçu des visages qui l'ont dégoûté, deviné des sentiments qui l'ont indigné. Ces basses misères de la quotidienne existence s'évanouissent et le Schéma ouvre — toi de l'imagination à peine prononcé, voici que la caverne magique se voile des enchantements. Le romancier voit Marigny, il voit Yellini la Malagaise, il voit Jehoël de la Croix-Jugan. Est-il encore un univers de tentations vulgaires et de médiocres destinées ? Il n'en sait plus rien, absorbé qu'il est dans ses personnages. Oui, ses personnages au sens littéral du terme : car il les a projetés hors de son cerveau, engendrés & nourris de la plus pure substance de son être. Il a imaginé comme les croyants prient, comme les amants se plaignent... Sa furie de langage est à sa manière une furie d'acteurs."



Changez les points de vue ; au lieu de Marigny, de Yellini la Malagaise, de Jehoël de la Croix-Jugan, mettez Kaas Doornik, Laurent Paridael, Henry de Kehlmarck ; à la place du fanatisme du catholicisme, représentez-vous un fétichisme du paganisme ; et vous aurez le portrait fidèle de Georges Eckhoud, dont l'œuvre est aussi un acte de protestation contre son époque. Celle-ci poursuit un but utilitaire & bienfaisant auquel il servait injustement de meuble & de cadre honnête. Elle ancre à peu près à chacun, comme au chaperon de la fable, le brouet et la niche. Mais tout se puise

et

et, comme le chien de la fable, nous avons le cor un peu pelé. Or, l'auteur d'Escal Végor est justement un de ces temps amants à qui le collier répugne. Il aime la liberté & l'indépendance. Il aime profondément la vie telle que la nature & l'a créée. Fils de riches bourgeois, orphelin de bonne heure & maître de sa fortune, il en profite pour arranger son existence à sa guise. Pendant quelques années, il mène une existence de grand seigneur romanesque, dissipant royalement l'héritage paternel. Il vit son rêve & s'il fait déjà de la littérature, c'est en amateur & par distraction. Plus tard, quand les ressources lui manquent & qu'il lui faudra tenir un rôle dans une société qu'il n'aime pas, c'est à la littérature qu'il demandera des raisons de vivre. Elle deviendra sa consolatrice. Elle lui fournira un refuge, l'équivalent de ce qui est la tour d'ivoire pour les poètes. Griin à elle, Sekoud, devenu citoyen par nécessité, continuera à vivre son rêve dans son pays natal.

Au nord ^{de} la province d'Anvers, séparés géographiquement de la grande cité commerciale par quelques lieues seulement, mais intellectuellement & moralement plus distants des villes qui se voient à l'écart, se séparent, habitent de paysans flamands qui ont conservé presque intactes, toutes leurs traditions. Ils sont restés rudimentaires, fanatiques, superstitieux, entêtés. Leurs coeurs & leurs âmes sont taillés tout d'une pièce, comme leurs corps robustes & lourds. Leurs qualités sont sûres & scrupuleuses & leurs défauts sont ceux des primitifs. Comme chez les enfants, leurs tendresses & leurs affections sont absolues; leurs haines, si ont pas de frein. Elles aboutissent presque toujours à la vengeance, & leurs vengeances sont des vengeances corses, où le couteau joue, où le sang gicle.

Le pays forme un cadre magnifique à cette race taciturne & farouche. "A part les Schorres du Forder, c'est de Khoud dans une de ses nouvelles, la région fertilisée par les alluvions de l'Escaut, peu de coins en sont dépêchés."

C'est

C'est un grand sol plat, sablonneux, semé de touffes, hérissé de
noirs bois de sapins, au milieu desquels on rencontre de petits
étangs aux eaux immobiles & claires. Le moindre bruit y ac-
quiert un accent spécial. Le cahotement d'une charrette
fait vibrer tout le pays comme le pas d'un visiteur fait ressonner
le plancher vermoulu d'un vieux château. Tout y est grave &
mélancolique. Et comme si cette gravité & cette mélancolie
naturelles ne suffisaient pas, le gouvernement a fait de cette
région la patrie des vagabonds. C'est là qu'il relègue ceux qui
n'ont ~~pas~~ ~~pu~~ ~~trouver~~ aucune place régulière dans la vie;
c'est là que la société envoie les vieillards qui elle ne veut plus
nourrir & les indisciplinés qui ont craché sur son pays.

Le refuge, comme on voit, n'est pas banal. La vie
humaine y acquiert une saveur spéciale. Si elle est moins
nuancée, elle est plus profonde; ses joies & ses douleurs sont plus
accentuées. C'est ce qui il faut à l'âme pansonnée d'É. & Houd.
Parmi ces états fustes et forts, il pourra oublier l'existence mo-
notone que nous impose une civilisation trop sage. Il le aime
comme des frères. Il pressente son amour pour eux jusque au culte.
Il les exalte "jusque dans leurs ombres, leurs tares, & leurs vices",
c'est à dire dans tout ce qui constitue pour l'homme moderne,
démocrate & nivelleur, ~~tout~~ des ombres, des tares, & des vices. C'est
surtout la réfraction qui le séduit, la campagne violée qui
n'a pas de chemin de fer, la contrée que l'industrie n'a point
envahie, la terre peu défrichée où les brousses poussent en
liberté, le village qui ne se soumet pas à la ville, ~~et~~ le paysan qui
déteste les citadins & les uniciflores. Les héros favoris sont ceux
qui se laissent gouverner par leurs instincts et qui restent
attachés à leur sol, non par amours de la propriété, mais par
amour de la liberté. Ce sont aussi ceux que la civilisation
traverse au fond de leur solitude ou dont elle ravage la vie.
C'est "Marcus Tibout", c'est ~~la~~ "Le Petit Servant", c'est
Barbel Gooz dans "Non pour le Service". Un fier gars com-
me

4

me Marcus Tibout, qui brave les lois, le transporté, mais le petit vacher du Meer, qui met patiemment à remonter sous son son, qui épargne et use, dissimule et expose, l'exaspère comme le dernier des citadins. Il veut que l'homme reste naturel, original et fort. Dès qu'il court le front pour passer sous le joug, il le méprise. Dans le conflit entre l'individu et la société, il prend toujours parti pour le premier et presque toutes ses histoires sont des drames, qui ont leurs racines dans le conflit.

Francis Nautet a observé avec justesse que George Seckhoud a une façon d'écrire toute personnelle: "une langue plutôt qu'un style". A première vue, cette langue peut paraître ingrate. Elle est massive et un peu tendue. Mais elle est originale, savoureuse et d'une belle santé. Elle est naturelle et traduit avec une précision remarquable toutes les nuances de la sensibilité ardente et compliquée de l'auteur. Elle ne se pare pas de colifichets. On n'y trouve peu de métaphores, surtout peu de métaphores usées. Seckhoud se préoccupe plus du mot que de la phrase. Il cherche moins à composer des phrases harmonieuses, et cadencées qu'à les cimenter de termes expressifs, qui leur donnent du relief et de la couleur. Il y a en lui un écrivain de renaissance. Son admiration va d'ailleurs à tous les maîtres robustes qui ont exalté la vie. Il admire Rubens & Jordans qui ont magnifié l'homme, mais il prise peu Teniers qui n'a vu en lui qu'un "magot". En littérature, il a montré une passion spéciale pour la pléiade shakespearienne. Il s'est fait critique et historien pour revivre l'existence des grands contemporains de Shakespeare. Ben Jonson, Massinger, Webster, Marlowe qui périt dans une ripe frappé par son propre poignard, que son adversaire lui fit entrer dans l'œil et dans la cervelle, semblent ses vrais ancêtres intellectuels. Ses œuvres ont le mordant des drames de Webster. L'un et l'autre taillent dans la vie à larges coups d'épée. Chez l'un comme chez l'autre, l'existence va toujours droit au but et, dans le dénouement, elle s'épanouit comme une grande fleur de pourpre et de sang.

Dans les livres de Seckhoud, la force ne se dissimule
toutefois

Toutefois, par sous, des masses de chair, comme c'est le cas
 pour la plupart des peintres flamands de la Renaissance.
 Les descriptions sont concises, et suggestives. Quelques
 lignes leur suffisent pour traduire la forme, la couleur,
 la physiognomie, l'atmosphère, le parfum d'un paysage.
 « C'était — écrit-il dans Escal-Vigos — pendant une de
 ces années — saisons favorables, à l'éclat des légendes, dans
 un cadre de bruyère fleurie et de vicieux aux étchevauchantes
 nuées. Au loin, van Klaervutsch, per-dessus les futailles
 du parc, nos amis embrassaient un immense tapis lie
 de vin, sur lequel le soleil couchant mettait un lustre
 de plus. Des tronçonneurs d'essarts crépitaient çà & là ;
 un parfum de brûlés flottait en l'air humide. Il fai-
 sait extrêmement doux, et le soir exaloit comme de
 la langueur ; la brise rappelait la respirations d'un
 travailleur qui halète ou d'un amant que le désir
 oppresse. » Il est impossible de mieux peindre avec
 si peu de mots. L'art d'Eschoud est tout en images,
 et en herfs. Dans une de ses plus intenses nouvelles, il
 met en scène une jeune fille, Chardonnerette, au
 corps de garçonnnet, fiévreuse, endeuillée, in doup-
 table. C'est Chardonnerette, ~~pour~~ on pourrait la consi-
 dérer comme la muse d'Eschoud. Elle symbolise son
 art. Bien plus que la grande Flamande de Jordens,
 elle réalise son idéal de beauté. On ne peut mieux com-
 parer son oeuvre qu'à cette petite femme qui ne montre
 pas de chairs inutiles, qui a des bras fins et une
 poitrine maigre, mais qui possède une âme de feu et
 dont le cœur déborde de sentiments frénétiques.

fran

Hubert Kruxins

Président de la Société des Servants
 Belges.

Membre de l'Académie de Langue
 Française

8



G. S. Howard
S. Verbaeren

Manuscript